

*Un autre monde se construit – théories et pratiques  
Colloque organisé pour le mouvement convivialiste  
Université Rennes 2 – 26-28 octobre 2015*

**Frédéric Vandenberghe<sup>1</sup>**  
**Le 'bonvivialisme' au Brésil et en Inde<sup>2</sup>**

### I.

Le Manifeste Convivialiste appartient à tout le monde et à personne. Quiconque veut diffuser son message et brandir son drapeau peut le faire. Comme toute entreprise coopérative, le convivialisme dépend de l'enthousiasme et de la générosité pour croître. Pour transformer le Manifeste en un mouvement national-convivialiste, il faudrait un entrepreneur moral, une éthique de la conviction et, sans doute, également un carnet d'adresses bien rempli dans le milieu universitaire et dans la société civile. Il faudrait un Paulo Henrique Martins, l'agent du MAUSS au Brésil, si ce n'est carrément un Marc Humbert! Moi, je n'ai même pas un portable...

Et pourtant, si j'ai fait traduire le Manifeste en portugais et si j'ai joué un rôle dans son édition au Brésil, c'est tout simplement parce que je me suis laissé capturer par son Esprit (par son *hau* si vous voulez). Alain Caillé, le grand manitou du convivialisme, m'avait invité à signer le manifeste et à rejoindre l'initiative, alors que je n'avais même pas contribué à la formulation initiale. Tout naturellement, je lui ai rendu la gentillesse et j'ai répondu, comme il se doit, par la réciprocité.

Avec mon collègue Jean-François Véran de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, nous avons profité de la venue d'Alain Caillé à Rio en 2013 pour organiser, dans un premier moment, un séminaire dans mon institut et, puis, dans un second temps, un livre avec quelques 25 commentaires sur la société conviviale. Chaque fois que j'ai contacté des collègues pour demander une contribution brève, mais incisive de maximum 5 pages, ils ont répondu avec bienveillance. L'Esprit est en effet contagieux, comme Marcel Mauss le savait bien. L'éditeur Annablume était à bord depuis le début et Thaïs Aguiar, une jeune doctorante qui venait de terminer une brillante thèse sur la démophilie et la démophilie dans la philosophie politique, a traduit le Manifeste de grâce. Pour la remercier pour son travail rendu, nous avons mis son nom parmi les signataires. Lorsque le Manifeste est sorti, d'abord sous forme d'affiche, collable sur les murs, puis dans le format d'une brochure, il n'a pas obtenu beaucoup d'attention, car il n'y avait personne pour le promouvoir et faire de la pub.

Cela n'est pas un défaut, mais une vertu. Le convivialisme est un état d'esprit, un éthos, une pratique de tous les jours, et non pas une idéologie militante que vous criez des toits. Son appel est à la fois moral, politique et existentiel. C'est d'ailleurs cette qualité morale-éthique et existentielle-pratique qui m'a frappée et qui m'a attirée dès le départ. Pour souligner davantage sa charge éthique et renforcer les liens avec l'éthique des vertus d'Aristote, je parlais volontiers du 'bonvivialisme'. Le bonvivialisme inverse le vieux slogan féministe, mais il ne l'annule pas. La politique est, en effet, personnelle. Si l'on veut changer le monde, il faut commencer par soi-même, parce que, comme je l'ai appris de Roy Bhaskar, le chef de file du réalisme critique, avant qu'il ne meurt, la seule et unique chose que nous pouvons changer ici et maintenant est nous-mêmes. Commençons par là. Je propose donc une douzième thèse sur Feuerbach: "Les révolutionnaires ont seulement transformé le monde. Ce qui importe est de transformer les

---

<sup>1</sup> Email: frederic@iesp.uerj.br

<sup>2</sup> Communication présentée à la conférence nationale sur le convivialisme, Rennes, 26-28 Octobre 2015.

révolutionnaires afin que nous puissions travailler ensemble, vivre avec nos différences et changer le monde".

## II

Mais revenons au Brésil et le débat sur le convivialisme. Le fait qu'aussi bien Jean-François que moi sommes des expatriés (moi de la Belgique, lui de la France) et donc, comme on dit, des *gringos* n'a pas facilité la tâche. On a beau avoir fait le choix hérétique de quitter la vieille Europe pour nous installer pour de bon dans les tropiques. Même si chez nous la critique postcoloniale s'est transformée en une autocritique permanente, nous savons par expérience que les Brésiliens n'apprécient pas qu'on leur fasse une interprétation dans le dos ou, pire encore, qu'on leur donne des leçons de morale. Malgré la francophilie exacerbée qu'on trouve encore au Brésil et qui s'explique sans doute par l'exil des intellectuels pendant la longue dictature (1964-1986), nous étions bien conscients que le pluriversalisme risquait d'être interprété encore une fois comme un universalisme importé, comme un paternalisme masqué. C'est d'ailleurs ce qui explique que nous avons invité nos collègues au débat et non pas à la célébration ou à une apologie du convivialisme. Pour nous, il était important de tester limites du convivialisme et de proposer une lecture symétrique de l'Europe et de l'Amérique Latine. En plus, en raison d'une mobilisation forte en juin 2013 - deux millions de personnes dans la rue - et un climat politique plutôt tendu, qui s'est encore empirée depuis - sauf que maintenant avec la crise économique qui frappe violemment le pays depuis le début de l'année, le scandale en série de Petrobras et la déconfiture du Parti des travailleurs au pouvoir, c'est la droite qui est dans la rue -, le Manifeste paraissait trop soft et gentil. Les ultras s'inspiraient plutôt de Negri et Hardt que de Caillé et de Morin. Le pays est désormais dangereusement déchiré et polarisé. Tous en appellent à la lutte et on craint même un putsch, non pas tant un coup militaire comme en 64, mais un coup institutionnel avec *impeachment* de la présidente Dilma Rousseff.

Le Brésil est un pays émergent, appartenant à l'hémisphère occidental, mais situé dans le *global South*. Les inégalités entre les riches et les pauvres y sont choquantes. Alors que les riches s'installent dans des communautés emmurées ('condominios fechados'), les pauvres vivent dans les favelas. Celles-ci sont souvent contrôlées par le trafiquant de drogues (narcotraf) et les milices. L'Etat n'a pas le monopole de la violence. Le taux d'homicide est un des plus élevés du monde. La peur est omniprésente. Mais la joie de vivre également. Le peuple est allègre. Les affects coulent librement. Dans *Raizes do Brasil*, Sérgio Buarque de Holanda a dressé le portrait de l'homme cordial. Aux antipodes de l'*homo clausus* européen qui s'autocontrôle constamment, tel qu'on le connaît des écrits de Norbert Elias, l'homme cordial est spontané, affectueux, ouvert vers les autres, régi pour le meilleur et pour le pire, par la loi du cœur. Le cordialisme brésilien est un convivialisme. Mais, tout comme son pendant, la "démocratie raciale", théorisée par Gilberto Freyre, il s'agit aussi d'une idéologie largement partagée qui masque à peine l'héritage de l'esclavage et la persistance séculaire d'une division brutale entre la classe des maîtres et des anciens esclaves.

Dans un tel contexte de violence généralisée (structurelle et actuelle, symbolique et physique), on ne peut pas présumer que le convivialisme fonctionne comme ailleurs. Rio n'est pas Paris, Recife n'est pas Berlin. Pour nous préserver des critiques trop pressées, on a donc transformé l'utopie dans un outil méthodologique, dans un type idéal wébérien qui nous permet de mesurer les écarts et les déviations de l'utopie de pensée. "Imaginons un monde parfaitement convivial!

Nous aurions une démocratie directe, plus participative que représentative. L'économie serait plurielle, encadrée dans le monde vécu, avec une prédominance des services de proximité. Tout le monde recevrait une *bolsa familia* et la publicité serait abolie et remplacée par une agence publique de consommation modérée. Les relations sociales ne seraient plus régies par la violence et la prédation, mais par la coopération et la collaboration. Les grandes entreprises accepteraient de bon gré de payer leurs impôts et d'investir de façon durable dans les secteurs sociaux, culturels et environnementaux. Le projet millénaire et universel de la "bonne vie avec et pour les autres dans des institutions justes dans un environnement durable" serait enfin réalisé.

L'irréalisme patent d'une telle utopie de pensée saute aux yeux, mais elle permet également de relever tous les obstacles d'ordre structurel, culturel, social, politique et existentiel qu'il faudrait surmonter pour réaliser l'avènement d'une société décente, avec injustice minimum et bonheur maximum. Dans un pays pauvre, inégal et injuste comme le Brésil, où deux tiers de la population vivent dans la misère et commencent seulement maintenant à avoir accès aux biens les plus élémentaires, l'appel postmatérialiste à la décroissance est plus que problématique. On ne peut quand même pas interdire les gens de rêver d'un frigo ou d'une moto!

En tant que prémisses d'une doctrine minimale, le Manifeste mentionne la commune humanité, la commune sociabilité, l'individuation et l'opposition maîtrisée. Au Brésil, ces principes ne vont pas de soi. Ce n'est pas qu'ils ne sont pas reconnus, mais entre l'idéal et la réalité, il y a un abîme qu'il n'est pas facile de franchir. Les exclus, anciens esclaves, pauvres et noirs comme eux, peuvent être tués pour un rien. Quand la police militaire monte une opération dans les quartiers pauvres contre "les bandits" ou quand "les bandits" s'entretuent, la population des petites classes moyennes applaudit. "Un bon voleur, entend-on, est un bandit mort". La sociabilité commune, oui, c'est certainement un des atouts du Brésil, mais à défaut d'un civisme institutionnalisé, c'est aussi une des premières sources de la corruption. En plus, en soulignant la sociabilité sans thématiser les relations structurelles, on frôle l'idéologie du cordialisme. Reste le principe de l'individualisme moral et expressif. Forcés de s'adapter continuellement aux circonstances par innovation, les Brésiliens y souscrivent. Mais pour eux, l'individu n'est pas l'atome de la société. Ce sont les relations sociales qui priment. C'est sûr. Elles peuvent être cordiales, mais elles peuvent aussi être violentes, prédatrices, imprévisibles.

J'avoue que j'ai quelque peu durci les traits. La société civile au Brésil est vibrante. Les initiatives citoyennes pullulent. Dans le livre de commentaires que nous avons publié (ou plutôt que nous allons publier - le livre est prêt, mais à cause de la crise économique qui affecte le pays et, par ricochet également l'édition, la publication vient d'être reportée à l'année prochaine), la plus grosse partie des articles montrent la pertinence du Manifeste et évoquent des initiatives locales - une clinique de psychanalyse sociale, une crèche pour enfants, la lutte contre le SIDA, l'économie solidaire, etc - qui illustrent bien que le Brésil et ses initiatives civiques et populaires constituent un terreau fertile pour des projets alternatifs d'entre-aide et de solidarité.

### III

Si les principes de base du convivialisme constituent un horizon au Brésil, en Inde, ce n'est même pas le cas. La condition humaine y est bien plus précaire, dure et misérable. La pauvreté fait tout simplement partie de la vie. Comme les ordures, la misère est partout. Elle est avant tout physique, bien sûr, mais expliquée et légitimée par la doctrine religieuse du Karma, elle est aussi métaphysique. Si l'on souffre, c'est quelque part parce qu'on l'a mérité dans une vie antérieure. C'est ainsi. Il est difficile de faire bouger les choses en Inde. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de

contestation (les mouvements écologique, féministe et anti-caste sont forts), mais comme la société entière continue à être structurée par la religion, il faudrait en quelque sorte changer la religion pour pouvoir changer la société. Depuis que le BJP, le parti de la droite radicale, fondamentaliste et nationaliste, est revenue au pouvoir, avec un agenda développementaliste et hindouiste, on craint une résurgence de la violence communaliste. Les extrémistes politisent systématiquement la religion et manipulent les masses. Ainsi, par exemple, il y a trois semaines, suite à une fausse rumeur qu'un Musulman avait abattu une vache pour célébrer la fête de l'Eid, Mohammed Akhlaq a été lynché en public par une foule d'Hindous. Comme toujours en Inde, les émeutes violentes entre les communautés religieuses sont soigneusement orchestrées par des extrémistes bien organisés.

Il y a dix jours, j'ai discuté le Manifeste dans un groupe de lectures à l'Institut français de Pondichéry. L'ambiance était bonne, mais les collègues indiens m'ont fait comprendre que le convivialisme en Inde n'est pas de mise. Dans une société de castes, la commune humanité n'est tout simplement pas acquise. Il ne faut pas avoir lu *Homo hierarchicus* de Louis Dumont pour savoir que le système de castes est un système hiérarchique et holiste de groupes professionnels largement endogames qui prescrit le statut de chacun dès la naissance et est régulé par des principes religieusement légitimés de pureté et de souillure. Ces règles proscrivent la commensalité entre les castes inférieures et supérieures. Les intouchables ne peuvent pas toucher la nourriture des castes supérieures, ni se joindre à leur table. A l'école, leurs enfants ne peuvent pas boire de l'eau d'un même robinet.

Le refus de la commensalité n'est qu'un signe d'un refus d'une humanité commune. Les intouchables ne sont pas seulement aux marges de la société et du village, mais aux marges de l'humanité. Lorsqu'un élu brahmine refuse de parler avec les dalits parce que ceux-ci sont assis à la même hauteur que lui sur des chaises - et non pas par terre comme il faudrait - le dialogue est impossible. La seule façon d'arriver à la discussion, me dit-on, c'est par la violence. D'abord la force, puis on discute. Ça fait au moins depuis 50 ans que tous les programmes pour éradiquer les castes ont failli. Le système de castes revient toujours. Tout le système politique est instrumentalisé par les castes. Les castes s'approprient de l'Etat non pas pour affaiblir le système de castes, mais pour renforcer le pouvoir des castes à l'intérieur de l'Etat. Le gouvernement au pouvoir, tout comme le fondamentalisme Hindou, est d'abord une affaire des castes supérieures. L'attisement de la haine entre les communautés Hindoues et non Hindoues (musulmanes, chrétiennes et Sikhs), sert à obnubiler les masses. Même le Gandhisme a été récupéré par la droite. Le problème avec Gandhi est toujours le même: avec la spiritualité, le Hindouisme revient et avec l'Hindouisme les castes. Il faudrait revoir les alliances. Parfois les syndicats, parfois les femmes réussissent à réunir des personnes de castes différentes autour d'intérêts partagés, mais c'est rare et ce n'est pas évident. Les clivages (de caste, de classe, de genre, de religion, de région) sont multiples et les intersections des discriminations pèsent davantage sur les plus marginaux.

La discussion avec les collègues indiens est fascinante, même si elle risque de mettre en question les fondements du Manifeste. C'est peut-être à payer pour arriver une formulation réellement "pluriverselle". L'expérience au Brésil nous a montré que la formule du débat est bonne. Je m'efforcerais de faire de même en Inde, mais peut-être qu'il faudra faire suivre les commentaires d'un second manifeste, écrit par les indiens eux-mêmes. Je ne sais pas si je réussirai, mais j'essaierai. Ça vaut la peine.